

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

MONTRÉAL VENDREDI, 26 JUIN 1847.

No. 50

JUGEMENTS SUR O'CONNELL.

Daniel O'Connell a dit souvent avec beaucoup de vérité qu'il était l'homme du monde le plus souvent insulté et le plus grossièrement calomnié (*The most abused man in the world.*) Les jugemens si passionnés portés contre lui par ses ennemis justifiaient cette parole. L'impartialité de l'histoire est appelée à en faire justice. A mesure que le cours du tems et des événemens permettra d'apprécier l'immensité des services que ce grand homme a rendus à sa patrie et à l'humanité, les passions se calmeront et sa grande figure apparaîtra dans toute la pureté de sa gloire. La justice qui lui sera rendue plus tard lui est encore refusée aujourd'hui. A peine descendu dans la tombe, les jugemens des hommes sont encore pour lui ce qu'ils étaient hier. Nos lecteurs parcourront avec intérêt les jugemens divers portés sur le malheur qui vient aggraver les maux de l'Irlande.

Nous passons en revue les articles des journaux de Paris sur cet événement.

Le *Courrier français* fais preuve de bien peu de mémoire.

« Daniel O'Connell est mort en arrivant à Gènes. Peut-être ce patriarche de la tribu maudite a-t-il cherché la montagne isolée où il pût mourir loin des siens. S'il n'a pas désespéré de son peuple, il est certain que son peuple commençait à désespérer de lui.

« O'Connell avait l'âme d'un prophète, mais il avait l'esprit d'un légiste. C'est dans les sentiers de la légalité qu'il a voulu faire marcher l'agitation irlandaise : aux empiétements de l'Angleterre il opposait toujours la légalité, et l'Angleterre a souvent reculé devant ce bouclier respecté. Mais l'Irlande a-t-elle fait un pas ? Qu'on voie où elle en est aujourd'hui, après ces trente années d'agitation stérile ! »

Ce n'est donc rien que d'avoir fait reculer l'Angleterre dans ses tentatives d'empiréismes ! Ne serait-ce pas un titre à jamais glorieux pour O'Connell, que d'avoir opposé à l'Angleterre une résistance contre laquelle se sont brisés tous ses projets insidieux contre sa patrie ? Mais l'agitateur a fait plus qu'opposer une digue au mal. Il était à peine entré au barreau qu'on le vit à la tête de l'agitation contre le *vote* que le Gouvernement désirait obtenir sur la nomination des évêques d'Irlande. La part qu'il prit à ce mouvement lui donne aussi sa part à la gloire du résultat obtenu : il sauva l'indépendance de l'Eglise d'Irlande. L'agitation de ces trente années a été stérile ! N'est-ce rien que l'émancipation de 1829, qui a ouvert aux catholiques la Chambre des Lords et celle des Communes, qui leur a ouvert le conseil privé de la Reine, la magistrature, l'armée ? N'est-ce rien que d'affranchir les autels, d'assurer la liberté du culte catholique et de ces citoyens qui le professent ? L'agitateur irlandais n'a rien fait, à entendre le *Courrier français* ? Qu'est-ce que la réforme de l'administration municipale qui a été ouverte aux catholiques ? N'est-ce rien que d'avoir affranchi l'Irlande d'une partie de l'impôt qu'elle payait au culte officiel ? N'est-ce rien non plus que d'avoir réduit de moitié le nombre de ces évêchés anglicans qui, malgré leurs richesses, s'engraissent des sueurs du pauvre ; la suppression d'un grand nombre de paroisses appartenant au culte officiel, l'exemption de l'odieuse dime payée à une église enrichie des dépouilles catholiques, toutes les concessions successivement obtenues au profit de la liberté religieuse, politique et civile de l'Irlande ? Tout cela est oublié par le *Courrier*. Il n'est pas une question sur laquelle O'Connell n'ait obtenu quelque chose ; mais, en dehors des maux dont il a préservé sa patrie et des concessions qu'il a su arracher à l'Angleterre, songeons à ce qu'était l'Irlande il y a cinquante ans, et voyons la position que lui a donnée O'Connell, l'influence qu'elle exerce, la puissance morale qu'il lui a conquise. Pesons les difficultés qu'il a rencontrées dans ses luttes ; tenons compte de la nature des obstacles contre lesquels il avait à lutter, et demandons-nous ensuite si l'agitation a été infructueuse ? Si le *Courrier français* n'avait oublié ces choses, il ne poserait pas la question : *L'Irlande a-t-elle fait un pas ?*

« Si l'Irlande, continue le *Courrier français*, est tenue de passer un tribut de larmes et de douleur à celui qui s'était annoncé comme son libérateur, c'est à cette voix magique et inspirée qu'elle n'entendra plus, c'est à cette âme ardente qui inspirait tout un peuple de son souffle, c'est à cette éloquence ailée comme un cantique, désolée comme un psaume, variée comme un drame, et sur laquelle passait par instant l'inspiration désordonnée des anciens prophètes, c'est, en un mot, au consolateur des affligés que l'Irlande doit ses regrets, et nullement au vengeur des opprimés. Quelle pleure cette grande âme qui s'éteint ; mais c'est à l'Angleterre surtout à regretter dans O'Connell

le conciliateur qui, par sa parole, avait opéré une trêve si difficile et si longue entre l'opprimé et l'oppressur.

« Peut-être le voyage d'O'Connell en Italie était-il un exil volontaire : peut-être a-t-il compris, avant de mourir, toute la vanité de l'œuvre qu'il avait entreprise. Dans les dernières années de sa vie, il a pu voir l'Irlande, sinon se détacher de lui et lui reprendre sa popularité, réclamer du moins une action plus puissante et plus résolue, chercher dans la *Jeune-Irlande* des instrumens plus actifs d'agitation et plus décidés. O'Connell n'a jamais eu contre O'Brien et les autres agitateurs qui sont venus tout dernièrement lui disputer la direction de l'Irlande, ces sarcasmes amers, ces colères foudroyantes dont il s'armait contre ses adversaires. Si le grand agitateur n'a pas avoué qu'il s'était trompé en soumettant à la justice d'un Parlement saxon la cause de l'Irlande, son noble cœur, si aimant et si dévoué, n'a pas du moins voulu donner tort à ceux qui ont songé au salut de l'Irlande par des moyens plus énergiques. Lorsqu'il a vu O'Brien et ses amis en appeler résolument de l'Irlande opprimée à l'Irlande armée pour le combat, le vicil athlète a dit : « Puissent-ils accomplir une œuvre que je n'ai pas osé tenter ! » Et il s'est retiré de l'arène pour mourir.

Le *Courrier*, décidément, n'a jamais étudié l'Irlande que dans les articles du *National*, puisqu'il a la bonhomie de croire que l'Irlande a jamais éprouvé la moindre sympathie pour le parti qui a osé, depuis un an, lever contre O'Connell l'étendard de la révolte. L'Irlande, à la vue des intrigans qui se sont parés du nom de *Jeune-Irlande*, a éprouvé la douleur, le dégoût et les craintes d'O'Connell. Les services rendus par le libérateur expliquaient la confiance illimitée que ses compatriotes avaient en lui. Quelle garantie offre la faction de la *Jeune-Irlande*, pour que le peuple lui confie sa direction ?

Le *Sicéle* se montre mieux informé que le *Courrier* sur le rôle réservé à la *Jeune-Irlande* et l'importance de son chef :

« O'Connell, dit-il, était l'arbitre de l'Irlande, où il conservait depuis vingt-cinq ans le gouvernement des esprits. En disparaissant de la scène qu'il avait remplie du bruit de sa parole et de l'éclat de son nom, il ne légua son autorité à personne. Aucun de ses fils ne recueillera cette partie de l'héritage paternel, et quant à M. W. O'Brien, le descendant des anciens rois et chef de la *Jeune-Irlande*, on s'accorde à penser qu'il n'est point à la hauteur du rôle que les circonstances semblaient lui avoir réservé. O'Connell avait appris aux Irlandais à contenir leurs ressentimens et leurs protestations dans les limites d'une résistance légale ; cette résistance ne va-t-elle pas dégénérer en émeutes ou en guerres civiles dès qu'une main puissante ne sera plus là pour la diriger ? La perte du libérateur laisse un grand vide en Irlande ; le Gouvernement ne peut le combler qu'en réconciliant les deux peuples et qu'en établissant la légalité politique entre les deux pays. »

La *Presse*, qui sera longtems avant de comprendre que l'on puisse donner d'une main ce que l'on reçoit de l'autre, suppose qu'O'Connell, qui a eu l'honneur de toucher pendant un certain tems une liste civile, « laisse une fortune considérable. » Ce point reste à éclaircir. Ce n'est jusqu'ici qu'une supposition gratuite de la *Presse*, qui n'a à ce sujet aucune information. Le peuple, d'ordinaire, n'aime guère les avarés. Pour qu'O'Connell ait été si longtems le roi et l'idole de l'Irlande, il faut bien supposer que le peuple se trouvait bien des sacrifices qu'il tenait à honneur de faire pour lui. Sans cela, le rôle d'O'Connell, le dévouement, l'enthousiasme dont il n'a cessé d'être l'objet présenterait un problème dont nous invitons la *Presse* à nous donner la solution.

Nos lecteurs savent déjà comment les radicaux de la *Réforme* entendent la liberté ; mais ils ignorent comment ils écrivent l'histoire. O'Connell, qui connaissait parfaitement les instincts du radicalisme français, s'est avisé un jour de repousser publiquement ses avances. Il invita fort spirituellement M. Ledru-Rollin, que les rédacteurs du *National* et de la *Réforme* désiraient envoyer en ambassade à Dublin, à ne pas quitter la maison qu'il habitait alors rue de Tournon. Depuis ce jour, O'Connell avait perdu l'estime du radicalisme français, et voici comment le journal de M. Ledru-Rollin se venge aujourd'hui de ce qu'il regarda jadis comme un affront fait à son patron :

« Daniel O'Connell est mort. Sur sa tombe s'élèvera le chœur des hymnes et les Anglais eux-mêmes embaumeront sa mémoire. Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon, disait un César romain ; et quand l'arbre est tombé, quand le tronc couvre l'arène, on s'incline volontiers devant le bois mort.

« Lorsque cet homme vivait, nous avons combattu son génie traditionnel et son agitation stérile : en saluant l'orateur qui passionnait les foules, nous